Notice historique sur les origines de la Fabrique d'horlogerie Manzoni & Fils à Arogno

Autor(en): **Lesquereux, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **80 (1977)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685150

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notice historique sur les origines de la Fabrique d'horlogerie Manzoni & Fils à Arogno

Journal de M. Lesquereux

INTRODUCTION

A l'occasion du prochain cinquantenaire de la fabrique Manzoni & Fils à Arogno, il me semble opportun de mettre en exécution une idée que m'a plusieurs fois exprimée feu Monsieur Romeo Manzoni, de son vivant conseiller national.

En effet, pendant les nombreuses visites que je lui ai faites, quand il habitait Maroggia, à la tête de son Institut de demoiselles, la conversation s'orientait inévitablement sur Porrentruy et le transfert de la fabrique.

On se racontait les petites scènes comiques ou sérieuses qui s'étaient déroulées pendant ce transfert et il me disait chaque fois: «Vous devriez écrire un petit livre sur ce sujet; il serait intéressant à lire, surtout dans quelques années.» Naturellement, je répondais en invoquant mon peu d'aptitude et la chose en restait là.

Si je me décide aujourd'hui, il va sans dire que je n'ai aucune prétention littéraire; je me bornerai à rapporter ce que j'ai vu et entendu, ainsi que mes impressions personnelles, en évoquant mes souvenirs qui sont encore vivaces.

D'autre part, il est probable que je suis l'un des rares survivants de ceux qui, comme moi, ont travaillé à Porrentruy environ deux années avant le transfert et, par cela même, bien au courant de la situation à cette époque.

Il me paraît aussi digne d'être mis en relief ce fait, peut-être unique dans les annales de l'horlogerie. Un homme, Alexandre Manzoni, qui, à l'âge de 53 ans, aidé de ses trois fils, lesquels ne possédaient aucune notion d'horlogerie ni de mécanique, ait pu, après environ 20 années remettre à ses fils une fabrique en plein développement et acquérir une discrète fortune, tout en ayant apporté le bien-être au pays.

C'est en rendant hommage aux fondateurs de cette fabrique qui ont réussi, dans des circonstances assez difficiles, à introduire à Arogno une industrie dont les produits rivalisent aujourd'hui avec ceux des fabriques similaires de l'intérieur de la Suisse, que j'écris mes souvenirs. Je les dédie à la jeune génération, et plus particulièrement à MM. Bruno et Henri Manzoni.

Sign. A. L.

A PORRENTRUY

C'était en 1873.

La Fabrique d'ébauches et finissages Froté-Challet était en pleine activité.

On venait d'aménager un nouvel atelier pour loger les finissages trop à l'étroit, et rien ne faisait supposer sa dissolution prochaine.

Cette fabrique était située dans un faubourg de Porrentruy, connu sous le nom de Voyebœuf, à proximité de la route cantonale qui conduit à Delémont, et sur une petite rivière, l'Allaine, dont les eaux actionnaient une turbine qui donnait la force motrice à une scierie et à la fabrique.

Au manque d'eau qui se produisait assez souvent, suppléait une machine à vapeur de quatre chevaux.

Le personnel se recrutait parmi les ouvriers de Porrentruy et des villages environnants; des communes françaises avoisinantes du Doubs et du Haut-Rhin.

Les salaires y étaient peu élevés, et la journée était de douze heures.

La paye se faisait tous les deux mois, et il fallait laisser deux mois de garantie en arrière, de sorte qu'un ouvrier qui entrait le lendemain de la paye devait travailler quatre mois avant de toucher deux mois de son salaire.

Il est vrai que pendant ces quatre mois, on pouvait obtenir des acomptes.

Il arrivait souvent que, pour ces acomptes, la fabrique délivrait des bons qui avaient cours légal dans la plupart des magasins et établissements de la ville.

Dans la dernière quinzaine de juillet, un grand émoi se produisit un beau matin parmi le personnel de la fabrique. On se chuchotait à l'oreille que, par suite de mauvaises affaires, Monsieur Froté, qui était aussi préfet du District, voulait se retirer; comme il était aimé de ses ouvriers, on en était très affecté.

D'aucuns disaient que la fabrique devait se vendre; d'autres assuraient qu'elle se transportait en Alsace. Chacun était convaincu qu'il y avait quelque chose de nouveau, mais personne ne savait au juste de quoi il s'agissait.

Enfin une jeune fille, persona grata dans la famille Challet, commença de donner quelques précisions: la fabrique se transportait en Italie avec tout le matériel et la plupart des ouvriers dont on choisirait les meilleurs.

On remarquait bien, depuis quelque temps, les allées et venues d'un jeune homme et d'une jeune femme dont les visites fréquentes à la famille Challet donnaient à supposer qu'ils étaient pour quelque chose dans cette affaire.

On le disait professeur dans une école supérieure de jeunes filles à Porrentruy. On sut plus tard que c'était Monsieur et Madame Romeo Manzoni.

Cependant, quel rapport pouvait-il y avoir entre une école, même supérieure, et une fabrique d'horlogerie?

On se perdait en conjectures:

Les premiers jours du mois d'août, M. Challet s'absenta quelque temps. On sut plus tard qu'il était allé en Italie visiter la nouvelle fabrique en construction; alors les plus sceptiques finirent par se persuader.

A son retour, on le trouva plus gai, lui qui d'ordinaire adressait rarement la parole à ses ouvriers, causait volontiers avec eux, mais sans faire allusion à ses projets.

Un soir, en rentrant de la ville au Voyebœuf, il me rejoignit sur la route.

A ma grande surprise, il me salua et, réglant son pas sur le mien, il causa de banalités. Passant devant la brasserie, nouvelle surprise: il m'offre une chope. Naturellement, m'attendant à une communication importante, j'acceptai.

En effet, à peine assis, il me raconta comme il était enchanté du voyage qu'il venait de faire au Tessin, à Arogno, où il était allé voir la nouvelle fabrique que l'on construisait et que l'on espérait mettre sous toit les premiers jours d'octobre.

Le transfert de tout le matériel et du personnel pourrait avoir lieu les premiers jours de novembre. Il me fit une description enthousiaste du pays; la vie y était à bon marché, les logements pour rien. Pour 40 francs par année, on avait une maison entière; la population était très affable; à l'entendre, c'était le pays de Cocagne!

Il me quitta en espérant que je resterais avec lui et m'assura que je n'aurais pas lieu de m'en repentir.

Je demandai quelques jours de réflexion avant de donner une réponse définitive et, me saluant d'une bonne poignée de main, la première, il me dit qu'il comptait sur moi.

En rentrant chez moi, j'étais donc fixé sur les projets de la fabrique, mais une question se posait: Devais-je aller au Tessin ou chercher du travail ailleurs? Question engoissante: j'étais marié depuis un mois à peine et je sentais grandir ma responsabilité. Bah! j'avais encore quelques semaines pour me décider.

Aux environs du 15 août 1873, sauf erreur, arrivèrent d'Arogno cinq jeunes gens pour se mettre au courant de la fabrication:

Constantin Manzoni, pour les travaux de bureau; Joseph Manzoni, pour les arbres de barillets, Tomaso Quadroni, pour les barillets, Mosé Bernasconi pour les entrées et passages et Silvio Cometta pour les ébauches. Ce dernier tomba malade et dut retourner au Tessin quelques jours plus tard.

On commençait à peine la fabrication des remontoirs: jusque-là, on ne fabriquait que des pièces à clef.

Dès ce moment, les jours se passèrent dans une attente fiévreuse. Il fallait prendre une décision: une bonne partie du personnel accepta de suite; quelques-uns refusèrent; les autres attendirent jusqu'au dernier moment. J'étais de ceux-ci; mais, poussé par la curiosité de voir ce beau ciel d'Italie tant chanté! et ce pays de Cocagne entrevu par Challet, attiré par la satisfaction de collaborer à l'installation d'une fabrique dans un pays vierge, je me décidai pour l'affirmative.

Dès lors, chacun se prépara pour le départ. Il fallait vendre ses meubles, car leur transport aurait coûté autant que leur valeur; on n'emporterait que la literie et la lingerie; quelques menus objets que l'on pouvait mettre dans les caisses. On conduisit ses meubles à la salle des ventes à Porrentruy, les uns après les autres, pour ne pas faire encombrement, et ils se vendirent sans trop de pertes.

On coucha quelques jours sur le plancher, avec la literie que l'on devait emporter.

Ainsi, la fin du mois d'octobre arriva; il fallait démonter les transmissions et les machines. C'est alors que l'on se rendit compte de l'état lamentable de ce matériel. On dut porter toutes les machines à la lessiverie sur l'Allaine et chauffer de grandes chaudières d'eau de soude pour pouvoir les décrasser. Une escouade d'ouvriers et ouvrières furent occupés quelques jours pour les nettoyer, les racler et les rendre propres à être portées sur le wagon. Les deux mécaniciens démontaient et

DOTT. ROMEO MANZONI

les autres ouvriers transportaient au fur et à mesure. Quand on arriva aux renvois des tours, aux ponts et platines, on constata qu'ils étaient cloués au plafond au lieu d'être vissés; ils étaient tout en bois de sapin et il était impossible de les déclouer sans les briser.

Alors, j'allai aviser M. Challet en lui disant qu'il me semblait inutile de transporter ces morceaux de bois qui ne pourraient plus servir dans la nouvelle fabrique. Il me fit une réponse que je n'ai jamais oubliée: «Portez-les quand même, ça fait nombre.»

Pour la même raison, on transporta des quantités de mouvements et de pièces détachées démodées qui gisaient au fond des tiroirs depuis des années et qui n'avaient plus d'autre valeur que celle du vieux métal.

Enfin, le jeudi 6 novembre, tout le matériel était chargé sur les vagons. Le vendredi 7, les ouvriers clouèrent leurs dernières caisses personnelles et, le soir, tout était prêt pour le départ.

On soupa chez des amis ou des connaissances, on passa la soirée avec eux et, autour de minuit, tout le monde avait rendez-vous au buffet de la gare qui restait ouvert toute la nuit pour la circonstance.

Le départ sur Montbéliard avait lieu le samedi 8 novembre 1873 à 4 heures du matin.

Un autre convoi de 6 ou 8 personnes, parmi lesquelles les fils Challet et Joseph Manzoni, était déjà parti pour des motifs personnels par la route du Gothard.

Notre convoi comptait environ une centaine de personnes!

LE DÉPART

C'est le moment des adieux; chacun prit congé des amis et particulièrement de notre ancien comptable Pierre Späpach[1]. On monta sur le vagon un peu ému, mais aussi un peu excité par les libations faites au buffet pendant cette longue attente. Le train siffla et se mit en marche; la fabrique du Voyebœuf Froté Challet avait vécu, la maison Challet Manzoni prenait sa place et filait à toute vapeur vers ce qui était, pour nous et un peu pour tous, l'inconnu!

Dans les stations intermédiaires vinrent se joindre à nous quelques ouvriers qui avaient répondu à l'appel d'une demande d'horlogers publiée par les journaux.

A Montbéliard montèrent avec nous les trois derniers: Henri Mouhot que j'avais connu quand je faisais mon apprentissage, sa femme et son frère Charles. Je saluai de la main et du cœur mon cher pays et nous filons sur Besançon.

1. Probablement Spechbach

Bientôt nous quittons le département du Doubs et nous entrons dans celui du Jura, puis dans celui de l'Ain. Bourg Balley, Nantua défilèrent devant nos yeux et nous entrons dans la Savoie; à minuit, nous arrivions à Chambéry, journée longue et monotone.

A Chambéry, une heure d'arrêt. Nous entrons à la salle d'attente et quelques instants plus tard, M. Romeo Manzoni vint nous aviser qu'il avait fait préparer une bonne soupe dans un hôtel voisin. Comme nous n'avions rien pris de chaud depuis la veille, nous le suivîmes volontiers.

En entrant à l'hôtel, une odeur désagréable nous saisit à la gorge, et nous n'étions pas du tout comme le renard de la fable «qui se réjouissait à l'odeur de la viande...».

Nous entrons dans une grande salle où les tables étaient mises, les garçons en grande tenue trottinaient, serviettes sur l'épaule et d'immenses soupières entre les mains.

Tout à coup, des cris étouffés d'angoisse s'échappèrent d'un groupe de femmes: «Soupe à l'huile», auxquels répondit un oh! désespéré.

Les plus braves s'approchèrent, mais la plupart battirent en retraite, moi, j'en absorbai une bonne portion et la trouvai excellente sauf ce goût désagréable d'huile brûlée; mais j'avais fait la campagne de 1870!

Les garçons ahuris faisaient une mine piteuse et avaient l'air de se demander: «D'où sortent-ils, ceux-ci?» Il est vrai que notre troupe bigarrée, agrémentée de femmes et d'enfants de toute taille, les uns sur les bras de leurs mères, les autres cramponnés à leurs jupes, n'avait pas du tout l'air d'être la clientèle habituelle des hôtels!

Nous remontons sur le train en riant de l'aventure et filons sur Modane et le Mont-Cenis. Nous nous apercevons bientôt que nous approchons de l'Italie car, dans les gares, à chaque arrêt du train, des marchands d'oranges, leur panier sur le ventre, circulaient le long des vagons et offraient leur marchandise. On fit ses provisions qui calmèrent les enfants pendant une partie de la nuit.

Bientôt après Modane, nous nous engouffrons dans le tunnel du Mont-Cenis que nous traversons en 29 minutes et nous débouchons en Italie. La nuit était très noire et on apercevait à peine une mince couche de neige sur le sol. A cinq heures, nous arrivons à Turin, et comme on annonçait dix minutes d'arrêt, je descendis du train pour me dégourdir les jambes: je fis le tour de la gare, cherchant dans l'obscurité à me faire une idée de la ville, mais en vain, la nuit était trop sombre.

Quand je voulus remonter sur le train où je l'avais quitté, ce train avait disparu. Pas un employé sur le quai à qui m'adresser. Je voyais bien là-bas de l'autre côté des voies, des lanternes se balancer, mais

je n'osais m'aventurer jusque-là entre ces wagons en manœuvre. Alors, désespéré et pris de peur de rester seul à Turin, je me mis à crier: «Messieurs Manzoni!» J'entends répondre: «Par ici!» C'était la voix de M. Romeo, je m'élançai de ce côté. Le train d'arrivée s'était disloqué et celui qui partait pour Milan se reformait de l'autre côté des voies. J'arrivai quand le train s'ébranlait: je l'avais échappé belle!

De Turin, les stations se succédaient lentement. La neige sur le sol avait disparu, le jour commençait à poindre et nous cherchions en vain ce beau ciel d'Italie, le temps restait toujours gris et maussade, comme en Ajoie. Les enfants qui s'étaient endormis se réveillèrent et se mirent à crier, ils avaient soif et demandaient de l'eau. Les bouteilles étaient vides. Alors, à la première station où on annonça «cinque minuti», je pris une bouteille et je descendis du train pour chercher à la remplir. Je demandai à un employé où je pourrais trouver de l'eau, il me répondit «acqua?». Croyant qu'il me disait «quoi?», je répétai de l'eau, et toujours quoi «acqua»! Je désespérais de me faire comprendre quand j'avise au fond un écriteau — Buffet —. J'entre en avalanche et, désignant sur la table une carafe d'eau au garçon qui s'avançait, je lui faisais une mimique pour chercher à lui faire comprendre ce que je désirais. Je n'osais plus demander de l'eau, car je craignais la répétition de la scène précédente. Mais, à ma grande surprise, le garçon me dit en un français très correct: «Vous désirez remplir votre bouteille d'eau?» J'étais sauvé et je remontai sur le train à la grande joie des marmots.

Cette petite scène était un avant-goût des inconvénients que nous préparait la méconnaissance de la langue italienne.

Le soleil essayait par intervalles à percer les nuages; nous admirions les grandes plaines du Piémont. Il avait fait un automne pluvieux, toute la campagne était couverte d'eau stagnante. Monsieur Romeo nous expliqua plus tard que cette eau provenait d'un système d'irrigation nécessaire à la culture du riz. Les stations se succédaient toujours lentement et je commençais à m'assoupir quand, à un arrêt du train, il me sembla entendre appeler Magenta. Ce nom évoquait en moi bien des souvenirs. C'était donc là que le Maréchal de Mac-Mahon avait été fait duc, duc de Magenta, après sa victoire sur les Autrichiens, en 1859. Je me penchai hors du vagon croyant voir encore l'armée française à l'attaque. Quelques minutes et nous étions à Solférino. Magenta et Solférino! J'étais heureux de me trouver sur ces lieux historiques; je me voyais encore enfant, relire pour la dixième fois la grande affiche ministérielle placardée sur la maison d'école et qui annonçait ces deux grandes victoires. J'étais encore plongé dans ces souvenirs quand on appela: «Milano, une heure d'arrêt».

Monsieur Romeo vint nous aviser qu'il avait commandé le dîner dans un hôtel près de la gare; il semblait heureux de prendre sa revanche sur la soupe à l'huile de Chambéry. En effet, le dîner fut excellent: soupe aux légumes, bonne portion de viande avec pommes de terre; chacun une demi-bouteille de bon vin. Il est probable que l'huile entrait pour quelque chose dans l'apprêt de ce dîner, mais personne ne s'en est aperçu.

C'est dans de bonnes dispositions que nous montons sur le train Milano-Camerlata, dernière station en chemin de fer. A cette époque, le chemin de fer n'allait pas plus loin.

Nous quittons Milan en chantant malgré le peu de confort qu'offrait le vagon qui nous transportait: un toit de tôle porté par de petites colonnes en fonte fixées sur un châssis monté sur quatre roues. Le vent s'engouffrait entre ces colonnes et on se trouvait comme en plein air; les vagons à bestiaux d'aujourd'hui sont plus confortables.

Camerlata! tout le monde descend. Devant la gare, une immense étendue de terrain vague, dont la terre fraîchement remuée, indiquait que cette ligne était depuis peu en exploitation.

Nous voyons s'avancer vers nous, d'un pas rapide, un homme en pardessus gris, à la figure rouge et souriante. C'était Monsieur Alexandre Manzoni, notre nouveau patron, qui était venu d'Arogno à notre rencontre. Il salua ses fils, Romeo et Constantin, et Monsieur Challet qui lui dit, en jetant un regard circulaire sur notre groupe: «M. Manzoni, je vous amène la fortune.» Pauvre Challet! il est probable qu'il n'en était pas bien convaincu, mais les événements lui ont donné raison!

Des voitures de toutes sortes: fiacres, omnibus, calèches, stationnaient à proximité. C'étaient les véhicules qui devaient nous transporter à Maroggia, terme de notre voyage en voiture. On nous invita à prendre place; j'avisai une calèche à 3 places, j'y montai avec ma femme, et la persona grata qui se trouvait à proximité vint compléter notre chargement. Quand tout le monde fut casé, on donna le signal du départ.

Le temps s'obscurcissait; puis, avec la nuit qui s'approchait, une pluie fine et serrée commença de tomber et ne nous quitta plus. La nuit était très noire quand nous traversâmes Côme, et je regrettais de ne pouvoir jeter un coup d'œil sur cette ville antique dont j'avais lu la description quelques jours auparavant.

Ce voyage en voiture fut assez long et désagréable; on se blotissait au fond de la calèche pour échapper aux rafales de la pluie, mais on arriva enfin à Maroggia sans encombre. Quelques femmes avec leurs enfants étaient déjà descendus à Capolago, d'autres descendirent à

Melano et le reste à Maroggia. On avait dû procéder ainsi, car Maroggia seul n'aurait pas suffi à loger tout le monde. Les hommes devaient, le soir même, continuer leur route à pied jusqu'à Arogno.

Quand femmes et enfants furent casés pour passer la nuit, les hommes s'alignèrent sur la route et se préparèrent pour la montée. Des jeunes gens d'Arogno étaient venus à notre rencontre, porteurs de torches allumées, et notre troupe, par cette nuit noire et pluvieuse, avait un aspect des plus pittoresques.

Nous avions fait à peine quelque cent mètres qu'un retardataire vint en courant nous aviser qu'une femme de notre convoi était tombée dans le lac. Nous retournions en toute hâte quand nous rencontrons un autre courrier qui nous dit que nous pouvions continuer notre route. C'était une fausse alerte, voici ce qui s'était passé. Cette femme ayant voulu satisfaire un besoin naturel, était passée derrière la maison et, dans l'obscurité, avait mis les pieds dans une dépression de terrain remplie d'eau par le débordement d'un ruisseau voisin. Croyant tomber dans le lac qu'elle avait aperçu tout rapproché en arrivant, elle fut prise de peur et la fatigue du voyage aidant, elle tomba évanouie en poussant un grand cri. A ce cri, quelques personnes accoururent et la trouvèrent les pieds dans quelques centimètres d'eau. Elle reprit ses sens sans trop de peine et fut tout étonnée de se sentir encore en vie. Ce récit finit par un éclat de rire et nous reprenons notre marche vers Arogno.

L'ARRIVÉE

La montée devenait rapide et la pluie tombait toujours, fine. La nuit, très noire, ne permettait d'apercevoir que des arbustes le long du chemin, faiblement éclairé par la lueur vacillante des torches dont les porteurs faisaient la haie du côté vers lequel nous devinions des précipices. Nous entendions l'eau gronder plus bas au-dessous de nous. D'instinct, et obéissant à nos guides, nous marchions à la file du côté opposé, une crainte mystérieuse commençait à nous saisir quand les plus turbulents, les célibataires, se mirent à chanter, mais leurs voix ne trouvaient pas d'écho, les hommes mariés devenaient songeurs. Pour mon compte, je pensais que M. Challet aurait pu trouver, pour son pays de Cocagne, un endroit plus accessible.

De temps en temps, des branches d'arbres qui surplombaient le chemin, et dont les feuilles chargées d'eau venaient nous frôler la figure, arrêtaient nos réflexions et nous ramenaient à la réalité.

Enfin, nous arrivons sur le plateau; la première maison nous apparaît. C'était la chapelle de San Rocco. Alors, heureux d'être arrivés au terme de notre voyage, nous entonnons tous ensemble la Marseillaise: «Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé.» Tout à coup les voix cessent; nous entrions dans un trou béant dont les parois suintaient l'eau et, faiblement éclairées par les torches sur le point de s'éteindre, nous donna l'impression d'entrer dans les Catacombes! Ce ne fut qu'un instant et nous entrons de nouveau à l'air libre; nous reprenons le chant interrompu: «Aux armes, citoyens!»

Nous nous laissons conduire par des ruelles étroites dont le sol était tapissé de gros cailloux. Quelques faibles lumières sortaient des habitations; il n'était pas encore question, ni de lumière électrique, ni même de lampions à pétrole. Nous nous heurtions de temps en temps contre les murailles, l'eau des toits se déversait sur nos têtes par les gouttières, et tout à coup notre colonne fit halte: nous étions devant l'habitation Manzoni.

Nous fûmes introduits dans une grande salle bien chauffée, une belle flamme pétillait sous la cheminée. Les femmes de la maison nous firent asseoir autour du feu pour nous sécher; elles nous parlaient souriantes dans un langage que nous ne comprenions pas, mais que nous devinions bienveillant. On nous offrit du thé et du vin chaud, et la soirée était déjà fort avancée quand on songea à aller se reposer.

On nous conduisit chacun dans nos logements respectifs. Nous eûmes la bonne fortune, Périard et moi, d'être logés chez le père Mazacchi, aubergiste qui, plus tard, devait devenir célèbre dans la colonie française d'Arogno. Il parlait français avec un accent provençal très prononcé, mais nous le comprenions très bien, ce qui était l'essentiel. Il nous reçut comme des amis, et nous avait préparé une bonne saucisse. Pendant que nous la dégustions, il nous conta qu'il avait habité Marseille durant de nombreuses années et qu'il aimait la France et les Français. Il nous vanta son vin qu'il allait chercher lui-même au Piémont. En effet, nous le trouvions excellent.

Après que nous fûmes restaurés, nous étions presque attendris et nous dûmes lui dire que nous avions sommeil. Il nous conduisit au premier étage, dans une chambre qui donnait sur la rue et nous nous endormîmes en pensant aux impressions que nous réservait le lendemain!

Je dormis très bien, d'un seul somme, je fus réveillé au petit jour. J'ouvre les yeux et je vois Périard qui s'avançait en chemise vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande, il restait là immobile.

Je cherchais de mon lit à deviner ses impressions sur sa physionomie, quand il se retourna brusquement vers moi et me dit: «Mon ami, nous sommes f... flambés!» Je saute à mon tour hors du lit et je prends place à côté de lui. Nous étions consternés devant le spectacle que nous avions sous les yeux. D'abord, en haut, un horizon très borné par de hautes montagnes, en face de nous, de vieilles masures non crépies qui menaçaient ruine, avec, en haut, de grandes ouvertures par lesquelles sortaient des branches, des perches, du maïs, du linge et je ne sais quoi suspendu en avant. Plus loin, malgré le brouillard, nous apercevions d'autres toits de toutes formes, enchevêtrés les uns dans les autres. Plus bas, sur la rue, descendait avec force un ruisseau dont les eaux allaient se perdre en face de nous comme dans un gouffre. Dans cette eau, les jupes retroussées jusqu'aux genoux, deux femmes lavaient du linge et des chaudrons!

J'avais vu Belfort après le bombardement, mais il ne présentait pas un aspect aussi lamentable qu'Arogno ce matin du 10 novembre 1873!

Un instantané de ces deux hommes en chemise, contemplant Arogno à ce moment-là, me ferait actuellement un grand plaisir comme souvenir.

Il fallait pourtant nous habiller et voir le reste du pays. Nous descendons et nous trouvons le père Mazacchi sous la cheminée autour de ses marmites. Nous lui demandons de nous indiquer le chemin de la fabrique. «Je vais vous l'indiquer, nous dit-il, mais pas avant que vous n'ayez pris une bonne tasse de café que je vous ai préparée.» Ainsi fut fait et nous nous dirigeons vers la fabrique. Au premier contour du chemin, nous avions devant nous une haute montagne, dont le sommet rocheux surplombait un pâté de vieilles maisons qui semblaient incrustées aux flancs de cette montagne. A côté de ce pâté, et sur la droite, se détachait nettement la fabrique avec ses murs blancs et ses tuiles rouges. Elle nous paraissait bâtie sur le bord d'un vaste entonnoir.

Des flancs de cette montagne, et d'une certaine hauteur, s'échappaient des masses d'eau écumantes qui se précipitaient en mugissant au fond de l'entonnoir. De l'autre montagne que nous avions à notre droite, descendaient plusieurs cours d'eau qui, par endroit, faisaient cascades et allaient se déverser avec fracas au fond de cet entonnoir dans un torrent impétueux! Devant ce spectacle, nous étions muets tous les deux.

«C'est affreux!» me dit enfin Périard. «Qu'allons-nous devenir ici?» Pour moi, c'était simplement grandiose. Nous nous remettons en route, mais très lentement; il semblait que nous avions peur de frapper trop fort nos talons sur le chemin pour ne pas risquer d'ébranler la montagne!!!

Nous arrivons devant la fabrique; on venait à peine de la mettre sous toit; le bouquet traditionnel flottait encore sur la toiture.

L'entrée en était défectueuse, mais nous fûmes agréablement surpris de trouver là deux belles grandes salles et nous dûmes convenir qu'il y avait là de quoi aménager deux beaux ateliers. Pour nous, c'était l'essentiel, pour le reste, on s'arrangerait toujours bien; mais ce n'était pas tant facile, nous en fîmes l'expérience plus tard. Dans la salle du bas travaillaient des menuisiers occupés à placer les établis. L'un d'eux parlait très bien français; tout en causant, il me dit qu'il avait habité Genève pendant quelques années; quand je lui répondis que je travaillais aussi à Genève pendant la même période, nous devînmes bons amis.

Nous étions un peu réconfortés par ce premier contact et nous retournons en toute hâte par le même chemin, car nos femmes devaient sans doute arriver dans la matinée. Nous repassons devant l'auberge Mazacchi et nous arrivons sur une petite place que les gens du pays appelaient pompeusement «Piazza Grande». Quelques-uns de nos collègues y étaient déjà rassemblés pour le même motif. Les rues transversales qui aboutissaient à cette place étaient déjà remplies de gens du pays qui voulaient voir arriver «i francesi» comme on nous appelait, nom qui nous est toujours resté.

Quelques minutes plus tard, on entendit comme le bruit d'un fourgon d'artillerie qui roulait sur le pavé et on vit déboucher sur la place un char à deux roues énormes recouvert d'une bâche en arc de cercle pour la pluie. Femmes et enfants étaient entassés pêle-mêle là-dedans, les femmes avaient l'air hagard!

Quand elles furent descendues de la voiture, elles se mirent à pleurer et allèrent s'asseoir sur les bancs de pierre qui étaient devant les maisons; elles criaient toutes: «Je ne reste pas ici, allons-nous-en, allons-nous-en!!!» Les enfants, voyant pleurer leurs mères, se mirent aussi à crier, la scène était presque dramatique.

En voyant ce véhicule, je pensais de suite que jamais ma femme ne monterait là-dedans, elles préférerait venir à pied. En effet, quelques instants plus tard, je la vois arriver au pas de promenade, donnant le bras à une femme dont elle avait fait connaissance pendant le voyage; elles étaient très calmes et cela me rassura. Le second chargement arriva, puis le dernier; la même scène se reproduisit: «Allons-nous-en d'ici!»

La place était remplie de tout ce monde qui s'agitait et gesticulait; les hommes s'efforçaient de mettre un peu de calme dans cette foule excitée, mais en vain. Comme il était bientôt midi, on nous conseilla d'aller dîner et de nous retrouver sur cette place sitôt après; on nous conduirait chaque famille dans le logement qui lui était destiné.

Nous retournons chez Mazacchi en bonne compagnie, les autres furent distribués dans les diverses auberges du pays. Le père Mazacchi était radieux et prévenant, ainsi que sa femme la Carulina. Le dîner fut gai pour les hommes, car le vin ne manquait pas, mais les femmes faisaient toujours la moue et touchèrent à peine aux mets qu'on nous servit; les services étaient d'une propreté douteuse et le reste à l'avenant.

Après dîner, nous remontons sur la place, les personnes chargées de nous conduire dans nos logements respectifs s'y trouvaient déjà, nous allons par groupe voir le logement de chacun de nous.

A la vue de ces logements, les femmes recommencèrent leurs cris du matin: «Je ne reste pas ici, allons-nous-en d'ici!!!»

En effet, la vue de ces cuisines enfumées, noires comme une charbonnière; ces vastes cheminées, ces planchers en ciment ébréché ou en briques dont on ne voyait plus la couleur sous la boue séchée qui les recouvrait, devait produire un effet désastreux sur ces femmes habituées à leur petite maison proprette, avec plancher en bois récuré tous les samedis, leur évier et leur potager reluisant. On eut de la peine à les calmer en leur promettant de faire blanchir et procéder aux réparations nécessaires.

J'étais un peu inquiet sur l'accueil que ferait ma femme à celui qui m'était réservé; j'espérais encore, sans raison du reste, qu'il serait plus habitable que ceux que nous avions déjà vus. Quand ce fut à mon tour, j'observai ma femme; elle ne broncha pas, elle ne prononça pas une parole, seulement, en sortant, elle me dit: «Tu sais, arrange-toi comme tu voudras, moi je n'entrerai jamais là-dedans.» Je jugeais inutile d'insister.

C'était M. Jacques Cometta et son fils revenu récemment d'Amérique qui nous pilotaient. Je les prends à part et je leur conte la chose. «Diable, me dit M. Jacques, il faudra pourtant s'arranger.» Puis, après un moment de réflexion, il me demanda si j'avais des enfants. Sur ma réponse négative, il consulta son fils dans une langue inconnue et me dit: «Venez avec moi, je crois que j'ai votre affaire.» Nous le suivîmes, ma femme et moi; il nous conduisit chez lui, il nous fit entrer dans une belle chambre à coucher bien meublée et nous dit: «Si cette chambre peut vous suffire, vous pouvez l'occuper jusqu'à ce que je vous aie fait préparer un autre logement.» Naturellement, nous acceptons avec plai-

sir et nous en prenons possession le soir même. Depuis, j'ai toujours gardé de la reconnaissance pour Monsieur Jacques, car il m'avait tiré d'un réel embarras. En rentrant, le soir, dans ma nouvelle chambre, je repassais dans ma mémoire les événements de la journée et je dus convenir que la population avait fait, pour nous recevoir, tout ce que lui permettaient les ressources du pays. Dans tous les logements que j'ai visités, il y avait quelques meubles: bois de lit, table, quelques chaises, vieux meubles sans doute, mais qui cadraient très bien avec les lieux. Sur la table, on avait mis de la vaisselle, du pain, farine, lard, beurre, oignons, sel, poivre, etc. et un fagot à côté de la cheminée.

Avec un peu de bonne volonté de notre part, il n'y avait qu'à s'installer, car ces gens étaient tout disposés à nous fournir ce dont nous avions besoin; mais il est difficile de changer aussi brusquement ses habitudes et sa manière de vivre. Je m'endormis en pensant que ceux qui «apportaient la fortune» avaient fait leur entrée à Arogno d'une manière assez bruyante, mais très peu triomphale!!!

La première semaine se passa dans l'oisiveté, les vagons qui apportaient le matériel et nos caisses personnelles étaient restés en Italie. Quelques-uns d'entre nous, ceux qui avaient des enfants surtout, prirent possession de leur logement et s'y installèrent de quelque façon; les autres continuèrent de prendre pension.

Nous profitâmes de nos loisirs pour visiter le pays; nous allions par groupes à Rovio, Pugerna et aux alentours par des chemins affreux. Partout, nous constations à peu près les mêmes vieilles maisons non crépies, les mêmes cuisines enfumées qui servaient même de salles d'auberges. On nous faisait asseoir sous la cheminée autour d'un bon feu, on nous servait de la piquette du pays, dans des cruchons en terre, on buvait dans des tasses ébréchées de la même matière, on nous apportait des châtaignes et des formaggini avec du pain noir. Puis, on essayait de parler le dialecte du pays, ce qui provoquait parfois les scènes les plus comiques: tout cela était nouveau pour nous et nous divertissait beaucoup. Chaque matin, je passais à la fabrique, il fallait combiner la manière de placer les transmissions quand ce matériel arriverait. M. Challet s'y trouvait souvent avec les deux mécaniciens. Il s'occupait de remplacer les renvois brisés des tours aux platines et nous soumet un dessin qu'il avait fait lui-même, destiné à être placé sur l'établi. Comme il se targuait volontiers de ses connaissances mécaniques, c'est son idée qui prévalut. Il fit faire les modèles par les menuisiers et les envoya à la fonderie à Côme ou à Mendrisio.

Quatre semaines se passèrent ainsi, avant que le matériel n'arrivât. M. Manzoni dut aller en Italie, à Florence, pour en obtenir la livrai-

son. Déjà pendant la première semaine, nous nous apercevions bientôt que nous avions amené avec nous des éléments d'une moralité douteuse et adonnés à la boisson. Ils passaient leurs journées à faire ripaille. Comme il n'y avait encore aucun contrôle, ils abusaient de la situation. Ils mangeaient et buvaient dans une auberge, puis recommençaient dans une autre, et ainsi de suite toute la journée. Des ordres furent enfin donnés aux aubergistes pour faire cesser ce scandale, chacun eut sa pension déterminée et les hôteliers rendus responsables. A la fin de la semaine, deux jeunes hommes de notre convoi avaient disparu. Ils étaient partis sans rien dire et avaient pris le chemin du retour. On sut plus tard qu'ils avaient fait la route à pied par le Gothard jusqu'à Granges.

Pour faire diversion à cette vie un peu vagabonde et craignant sans doute que l'ennui ne s'empare de nous; peut-être aussi pour faire un peu de réclame autour de la fabrique naissante, M. Manzoni nous proposa de nous conduire visiter la ville de Lugano. Nous partîmes un beau matin, environ une vingtaine, par une belle journée de cet automne déjà bien avancé. M. Romeo était de la partie et je crois aussi M. Challet. A cette saison, dans le Jura bernois, il fait déjà froid et nous étions tout étonnés de respirer un air tiède comme au printemps.

A Maroggia, comme nous étions en avance pour le bateau, nous allons visiter la fabrique de fécule de pommes de terre existant alors. L'installation était très rustique, mais n'en était pas moins curieuse. L'heure du bateau arrive; nous embarquons pleins d'entrain et la traversée fut une vraie jouissance. A Lugano, on nous fit visiter toute la ville. Au passage de notre troupe, les négociants sortaient de leur magasin pour nous offrir leurs marchandises. M. Manzoni, souriant, leur expliquait notre cas; nous promettions de venir plus tard faire nos achats et la promenade continuait.

A midi, nous fûmes conduits à dîner à l'Hôtel de la Couronne; j'ai recherché plus tard cet hôtel pour sa cuisine française, mais il avait disparu. Après le dîner, on rompit les rangs et chacun employa son temps à sa fantaisie jusqu'au départ du bateau. Lugano, à cette époque, ne ressemblait guère à Lugano d'aujourd'hui. C'était une petite ville ancienne, assez malpropre, aux rues et ruelles étroites d'où s'exhalait une odeur très peu parfumée.

Cette promenade à Lugano fut pour nous bien agréable, mais elle devait avoir des conséquences inattendues. Dans la même semaine, deux des participants la renouvelèrent, mais on ne les revit plus. Le bruit courut à Arogno qu'ils s'étaient fait habiller des pieds à la tête à Lugano, sur le compte de la fabrique, avant de prendre la route du

Gothard. Je n'ai jamais su ce qu'il y avait de fondé dans ces bruits, mais il est certain que l'air d'Arogno ne leur convenait pas.

Dans la même intention de nous distraire, M. Jacques Cometta nous invita, une dizaine d'entre nous, à passer un après-midi chez lui. Sa fille joua du piano; nous chantâmes quelques morceaux de notre répertoire; on nous servit des rafraîchissements et le temps se passait agréablement. Débouchant sur la place, quelques francesi en goguette, entendant chanter, voulurent aussi être de la partie; ils entrèrent à la sourdine, sans y être invités, et se conduisirent comme en pays conquis. Nous dûmes lever la séance, et je suppose que, quand nous prîmes congé de lui, M. Jacques dut pousser un soupir de soulagement.

Enfin, le matériel arriva, ainsi que nos caisses personnelles. Mon logement étant terminé, je m'y installai. Il se trouvait dans la même maison que j'habite encore aujourd'hui.

Le moment était venu pour les deux mécaniciens de se mettre en activité. Les transmissions furent placées en quelques jours, puis, l'une après l'autre les machines furent installées, et dans la dernière quinzaine de décembre, on put commencer quelques travaux de fabrication.

Les jeunes gens du pays, même des hommes d'âge mûr qui, chaque année, émigraient pour la saison, firent leur entrée à la fabrique, pour faire leur apprentissage, tout heureux de pouvoir par la suite gagner leur vie sans être obligés d'émigrer.

Les apprentis furent répartis entre les ouvriers que l'on avait amenés dans ce but et qui avaient pour mission de leur apprendre à travailler chacun dans sa partie respective.

Ainsi, l'on peut dire qu'au début de l'année 1874, la fabrique Challet-Manzoni *neonata* essayait ses premiers pas.

La tâche que je me suis proposée est achevée en ce qui concerne le transfert de la fabrique et son installation; je terminerai par un dernier chapitre relatant quelques faits et gestes des francesi et par quelques considérations sur l'organisation de la fabrique.

LES DÉBUTS

Ils furent marqués par la mort de Silvio Cometta. Rentré au pays malade, de Porrentruy où il était venu pour faire son apprentissage, sa maladie s'aggrava et il mourut sans avoir eu la satisfaction de voir la fabrique en activité. C'était le dernier des quatre fils d'une bonne famille du pays; ils étaient morts tous les quatre à peu près au même âge, au moment où ils donnaient les plus belles espérances.

Monsieur Challet nous fit appeler chez lui et nous dit qu'il considérait ce jeune homme comme l'un des nôtres et qu'il désirait que nous lui fassions des funérailles solennelles. Il avait été choqué par l'habitude du pays de porter le cercueil sur les épaules de quatre hommes, qui négligeaient même de faire un peu de toilette pour la cérémonie.

Il fit faire un brancard à six porteurs (peut-être le même que l'on sert encore aujourd'hui). Il choisit six de ceux d'entre nous qui possédaient des habits noirs: redingotes, des chapeaux haut de forme, cylindres et des gants blancs. Puis il fit venir chez lui, avec nous, le maître de musique Savino Ried, pour nous apprendre avec sa clarinette un chant de circonstance que nous devions chanter sur le cimetière. Après le premier essai, Savino nous dit qu'il ne connaissait pas assez la musique vocale et se retira. Nous dûmes faire avec nos propres moyens.

M. Challet aimait beaucoup le chant, ce que j'ignorais complètement; il nous encouragea par son exemple, et comme nous avions avec nous quelques bons chanteurs, nous réussîmes assez bien.

Les funérailles furent imposantes, on n'en avait jamais vu de pareilles à Arogno, sans doute à cause de la nouveauté.

Si les francesi savaient se conduire dans les grandes circonstances, ils ne négligeaient pas les petites, même les plus baroques; pourvu qu'il y ait à rigoler, ils se moquaient du «qu'en-dira-t-on».

Ils découvrirent chez ce bonhomme de Mazacchi, une mine à exploiter. Ils lui dirent un jour: «Papa Mazacchi nous n'avons plus d'argent, voulez-vous nous donner un litre à crédit?» «Perdino», répondit Mazacchi, «en voulez-vous deux, en voulez-vous dix? Vous gagnez beaucoup d'argent vous autres horlogers, vous me payerez bien.»

Le crédit était ouvert et la clientèle augmenta.

Un jour, papa Mazacchi m'avisa en passant qu'il voulait tuer 10 cochons pendant la semaine; il voulait faire du boudin comme on le faisait en France, et m'invita pour le soir du samedi suivant; il m'en garderait une demi-aune.

Je fus exact au rendez-vous. «Père Mazacchi», lui dis-je, «et le boudin?» «Du boudin? ah! mon bon, il n'y en a plus; ces bougres de Français m'ont bientôt tout mangé le cochon; grillades après grillades, il ne me reste bientôt plus rien pour faire mes saucisses!»

Il arriva un jour que ces bougres de Français découvrirent par hasard sa comptabilité. Ils s'aperçurent que, chaque fois qu'il allait leur chercher un litre, il l'inscrivait par un trait à la craie sur la porte à l'intérieur de la cave. Il y en avait déjà de ces traits quelques belles lignées. Alors, quand Mazacchi servait un litre, pendant qu'il versait dans les verres, quelques-uns l'amusaient, et un autre se glissait à la

cave, effaçait quelques traits et revenait tout joyeux se mêler à la conversation.

Mais, tant va la cruche à l'eau... Un beau jour, il voulut effacer trop de traits, pour se libérer plus vite, et Mazacchi s'en aperçut. Il eut la force de ne rien dire, mais quand on lui demanda un litre, sa haute taille se redressa, son menton s'allongea sous son nez et il accentua ces mots: «Qui est-ce qui me paye?!»

Je crois qu'ils finirent par s'arranger à l'amiable. Le père Mazacchi ne pouvait pas faire le méchant: ces bougres de Français étaient si amusants et si rigolos!!! C'étaient eux qui donnaient un peu de vie à son auberge. Mais, après cette affaire, il devint prudent et, s'il aimait toujours la France et les Français, il n'aimait plus guère les horlogers!!!

Il arriva que nos femmes se lamentèrent de ne plus savoir quoi faire à manger. Les légumes étaient rares, surtout les pommes de terre que l'on ne trouvait pas et qui, pour nous, constituaient notre nourriture favorite; elles étaient pour nous ce qu'est le maïs pour les Italiens. Les paysans en cultivaient bien quelques-unes, mais soit que la culture ne fût pas faite d'une manière rationnelle, soit que la semence fût de mauvaise qualité, elles arrivaient, à maturité, de la grosseur d'une bonne noix et ils les utilisaient pour la nourriture de leurs cochons. Aussi riaient-ils de bon cœur quand nous leur demandions des patates. Aujourd'hui, la culture des patates s'est améliorée et beaucoup intensifiée: ces tubercules parviennent à une belle grosseur. Les paysans donnent encore les plus petites à leurs cochons, mais les plus grandes, ils ont soin de les encaver pour leur usage. A présent, quand on leur demande des «patates» à acheter, ils vous répondent sans rire qu'ils n'en ont pas trop pour eux! De leur côté, les négociants voyant leur vente augmenter, augmentèrent aussi leurs prix et il y eut des murmures parmi nous.

Ces murmures parvinrent aux oreilles de M. Romeo. Il nous convoqua un dimanche soir chez lui, dans la grande salle paternelle.

Il ouvrit la séance en nous disant que le but de cette réunion était d'étudier ensemble les moyens d'enrayer cette continuelle augmentation du prix des denrées alimentaires. Il nous demanda si nous étions disposés à fonder une coopérative, avec l'aide de la fabrique, et ouvrit la discussion à ce sujet. Personne ne demandant la parole, un silence solennel pesait sur l'assemblée quand un des nôtres, un des bons, demanda la parole et, se levant, d'une voix assurée, il dit textuellement: «Je proteste contre la manière de faire des négociants du pays; quand nous sommes arrivés ici, la goutte était à 80 centimes, à présent elle est déjà à 1 franc, cela ne peut pas aller comme ça!» Sans doute, cela

mettait en péril l'existence même de la fabrique! Un éclat de rire général accueillit ces paroles.

Monsieur Romeo transforma la séance officielle en soirée familière, il fit apporter quelques bouteilles de vin. M. Challet nous fit chanter quelques romances et, pour vider les bouteilles, nous étions tous de fervents coopérateurs!

Dans l'organisation de la fabrique, mon collègue Périard fut placé à l'atelier du bas. L'atelier du haut me fut assigné, en face de la direction technique; à côté de moi se trouvait la table où se faisaient la sortie et la rentrée du travail.

M. Manzoni père occupait cette table plus souvent que son bureau. C'est ainsi qu'il me fut donné de voir et d'entendre bien des choses concernant la fabrication.

On constata bientôt que, de toutes les machines que nous avions installées, il ne s'en trouvait aucune pour ainsi dire qui soit apte à fabrication du remontoir. On dut ajouter à quelques-unes des plus adaptées, des accessoires de fortune pour pouvoir travailler.

C'est ainsi qu'on se servit longtemps de la petite machine à plateau pour tailler les Bréguets: cette machine existe encore aujourd'hui à l'atelier des mécaniciens et il est curieux de la confronter avec celles que l'on emploie actuellement pour ce travail.

La fabrique engagea, pour la direction des remontoirs, un spécialiste qui arriva au mois de févier, mais il ne put que constater l'insuffisance de l'outillage et s'y adapter le mieux possible.

D'autre part, une partie des ouvriers, toujours les mêmes, qui avaient pour mission de former des apprentis, continuaient la vie qu'ils avaient inaugurée dès notre arrivée. Ils entraient rarement à la fabrique sans avoir un commencement d'ivresse et faisaient souvent la noce pendant la semaine. En outre, ils apportaient avec eux, à la fabrique, leur bouteille d'eau-de-vie et, pendant le travail, gorgée par gorgée, la bouteille se vidait.

Combien de fois j'ai vu l'un d'eux, bon ouvrier du reste, se lever de sa chaise, prendre sa bouteille et boire au goulot en criant d'un bout à l'autre de l'atelier: «A votre santé, M. Manzoni!»

Ce devait être un grand dépit pour M. Manzoni et je l'ai entendu souvent gémir; mais il avait besoin de ces gens-là et il était obligé de les supporter pour le moment.

Dans ces conditions, l'ordre et la discipline en souffrirent: l'entretien de l'outillage, l'éducation de l'atelier en général, furent négligés; la direction elle-même trouvait inutile le temps employé au nettoyage des machines.

Les apprentis se formèrent et s'habituèrent dans cette atmosphère vicieuse. Pourtant, il faut le reconnaître, ils furent toujours réfractaires, à part quelques rares exceptions, aux boissons alcooliques prises à l'atelier et à l'habitude de faire le lundi, si répandue dans les centres horlogers. Les apprentissages furent très sommaires et tout à fait insuffisants. D'un autre côté, beaucoup d'entre nous, ne pouvant s'acclimater, quittèrent Arogno dès les premiers mois. Quelques-uns, pour se procurer l'argent nécessaire au voyage, durent vendre leur linge et le peu qu'ils avaient apporté avec eux; pour ceux-ci surtout ce fut un vrai désastre.

Aussi, devant ces difficultés de tous ordres, on peut se rendre compte de la somme d'énergie et de savoir-faire qu'il a fallu à la Direction pour arriver aux résultats matériels acquis actuellement.

Mais, d'autre part, il n'est pas étonnant qu'après cinquante années, quant à l'ordre, à la discipline et à l'entretien de l'outillage, cet état de choses des débuts se fasse encore sentir aujourd'hui.

Il est à espérer qu'après cinquante autres années, soit à son centenaire, la fabrique pourra enregistrer quelques nouveaux progrès dans ce domaine.